

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

CANADA-REVUE

SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

DECEMBRE 1891

No. 12

AU PUBLIC

Avec ce numéro, le CANADA-REVUE termine sa deuxième année d'existence ; ce n'est pas encore la vieillesse, mais c'est déjà la maturité, et c'est surtout une longue vie pour un journal qui, selon bien des gens, devait vivre à peine quelques semaines.

Ce résultat, dont nous sommes justement fiers, nous le devons, pour la plus grande part, à nos abonnés, à ces esprits d'élite, qui, comprenant nos efforts, appréciant le but auquel nous tendons, rendant hommage à la fermeté et à l'indépendance de nos convictions, nous sont restés fidèles et nous ont constamment soutenu. Nous le devons aussi à nos rédacteurs, qui ont su profiter de la liberté pleine et entière dont ils jouissent dans nos colonnes, pour oser dire hautement ce que tant de gens pensent tout bas, pour combattre les abus nombreux dont notre peuple périt, pour soulever les premiers et pour porter en pleine lumière des questions d'un intérêt vital, pour marcher toujours dans la voie du progrès, et défendre les immunités et les droits politiques de notre province.

Que nos abonnés et nos rédacteurs veuillent bien accepter les remerciements les plus sincères du CANADA-REVUE. Des remerciements, nous en devons aussi aux journaux de Québec et de la province, qui bien souvent ont reproduit nos articles, en y ajoutant même des compliments.

Quant à nos confrères de Montréal, à l'exception de la *Patrie* et du *National*, ils nous ont systématiquement ignorés, et n'ont jamais daigné s'occuper de nous. Tant pis pour eux et leurs lecteurs ; mais non pas tant pis pour nous.

Au CANADA-REVUE, on ne comprend, et on n'emploie comme moyens de discussion, ni les personna-

lités injurieuses, ni les engueulades quotidiennes ; on traite les questions suivant leur mérite, en toute liberté, et sans que des attaches politiques fassent trouver noir ce qui est blanc et blanc ce qui est noir ; on aime la liberté et on la veut pour tous, pour soi-même comme pour ses adversaires ; on a, sur les sujets qui intéressent une nation, des idées et des convictions qu'on exprime le mieux possible, mais toujours en vue du bien général. Rien d'étonnant alors que notre revue soit peu goûtée de la presse montréalaise, et que cette presse garde envers notre publication le silence le plus absolu.

La conspiration du silence, c'est parfois un excellent moyen de tuer un journal. Avec nous, ce moyen ne réussit pas ; nous avons la vie trop dure.

Nous sommes plus vaillants et plus déterminés que jamais, et nous allons commencer notre troisième année avec la même ardeur pour la lutte et le même amour du bien public.

Peut-être quelque grincheux dira-t-il que nous nous faisons trop d'éloges et que nous manquons de modestie. Modestes, nous ne le sommes pas, car nous sommes contents de nous. Et cela, parceque nous sommes convaincus que nous avons profondément tracé notre sillon, parceque nous savons que les idées que nous avons émises ont fait leur trouée, parce que nous avons notre bonne part dans le réveil intellectuel de notre population, parcequ'enfin nous avons fondé une œuvre durable et foncièrement utile.

L'utilité du CANADA-REVUE, un exposé rapide des questions qui y ont été traitées pendant l'année écoulée suffira pour la prouver jusqu'à l'évidence.

C'est d'abord la question de l'éducation, d'une importance vitale pour l'avenir de notre peuple. Nous avons demandé, maintes fois, la réforme de notre

enseignement secondaire qui est un enseignement purement classique, dont le vice capital, au point de vue agricole, commercial et industriel, est d'être, par nature, incapable de rien apprendre à la jeunesse de ce dont l'homme d'affaires a besoin dans la vie, de plus, de le détourner de l'esprit commercial et de ne le rendre apte qu'aux professions libérales.

Dans les questions municipales, si sérieuses dans une aussi grande ville que Montréal, nous avons particulièrement combattu ces exemptions de taxes, privilèges surannés, qui s'accroissent de jour en jour. Nous les avons surtout combattu, et nous avons demandé que les propriétés et les établissements qui en jouissent soient ramenés au droit commun, parce que nous sommes convaincus que ces exemptions de taxes sont une des causes principales de l'émigration aux États-Unis d'un grand nombre de nos ouvriers.

Quant aux questions purement politiques, nous les avons abordées en toute indépendance. Nous avons lutté contre le gouvernement tory d'Ottawa, parce que nous pensons que son système de protection ruine nos populations et ne sert qu'à enrichir quelques manufacturiers et entrepreneurs. Nous avons soutenu le gouvernement de Québec, parce qu'il a fait progresser la province, qu'il a encouragé et fortement aidé notre agriculture, parce qu'il s'est occupé de l'avenir intellectuel des ouvriers, parce que surtout, nous le savons seul capable de défendre nos droits et notre autonomie que les tories de Québec viennent de sacrifier sur l'ordre des chefs d'Ottawa.

Dans des articles très remarquables : *La déchéance d'un peuple, Où allons-nous? L'argent des autres, A quand la Réforme*, etc., l'un de nos rédacteurs a signalé la corruption qui gagne peu à peu toutes les classes de notre population ; a flagellé, comme ils le méritent, les politiciens corrupteurs qui gangrènent notre pays ; et a indiqué les remèdes à ce mal épouvantable ainsi que les réformes urgentes qu'on doit s'empresser d'opérer.

Et les chroniques de l'Fréchette, si vives, si spirituelles, si pleines de bon sens et d'enseignement, n'ont-elles pas une utilité incontestable, et ne gagnerait-on pas beaucoup à suivre les conseils qu'elles donnent ? Dans ces chroniques, comme dans *l'Art à la maison*, l'Fréchette fait une œuvre délicate, périlleuse entre toutes : combattre les ridicules et les défauts de ses concitoyens ; mais il y apporte une délicatesse de touche et un tact si remarquables que ceux qu'il égratigne ne sauraient lui en vouloir.

Les *Lettres de Paris*, que nous adresse un républicain sincère, un patriote ardent, tiennent nos lecteurs au courant de la situation de cette France vers laquelle nos cœurs s'élancent toujours. Très bien placé pour être sûrement renseigné, notre correspondant ne nous

envoie jamais que des informations certaines et des appréciations puisées aux meilleures sources.

Voilà, sauf quelques omissions, le bilan du CANADA-REVUE pour l'année 1891. N'a-t-il pas le droit d'en être fier et de le montrer sans crainte à tous : amis comme adversaires ? On peut différer d'opinion avec lui, combattre ses théories, s'opposer aux réformes qu'il demande, mais on ne saurait, sans injustice, ignorer encore la place qu'il a conquise dans le public, méconnaître les services qu'il a rendus, et ne pas lui savoir gré d'avoir parlé le premier de questions qui intéressent si vivement le pays tout entier.

LE VIEUX DRAPEAU

C'est une chose très respectable qu'un drapeau lorsqu'il symbolise les souvenirs glorieux, les libertés conquises et les légitimes aspirations d'un grand peuple.

L'âge du drapeau n'y fait rien. Sa vétusté ne peut à elle seule lui donner des droits imprescriptibles à la vénération de la foule.

Les drapeaux les plus anciens ne sont pas toujours les plus nobles ; et le dragon chinois, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, fait bien triste figure à côté du jeune tricolore français.

Ancienneté peut être synonyme de décrépitude, et un étendard n'est pas nécessairement vénérable par cela seul que l'inertie, l'indifférence ou l'apathie l'ont laissé vieillir.

Le pavillon couvre la marchandise, dit la Sagesse des Nations ; or, comme en politique la marchandise n'est pas toujours ce qu'il y a de plus propre, plus un drapeau vieillit plus il court le risque de se maculer à certains contacts avilissants.

Les institutions païennes étaient bien vieilles lorsqu'elles ont été renversées. Qui oserait prétendre aujourd'hui qu'on aurait dû les conserver indéfiniment pour l'unique raison qu'on leur avait permis d'atteindre l'âge du gâtisme ? J'aime les vieilles reliques, les vieux débris, les vieux monuments, les vieilles médailles, les vieilles stèles, les vieilles momies, les vieilles estampes, les vieux fossiles, les vieilles monnaies, et les vieilles ruines, parce que toutes ces choses tirent leur valeur de leur ancienneté même ; parce que tout un monde de souvenirs semble flotter autour d'elles.

Quant aux vieux drapeaux, je les aime aussi à titre de reliques représentant un passé disparu, mais je fais mes réserves dès qu'on les exhume de la poussière des musées pour les faire revivre comme signes de ralliement.

Alors je me demande ce que je dois au drapeau que l'on m'exhibe, ce qu'il représente, si les principes qu'il porte dans ses plis me conviennent, s'il personnifie le pays que j'habite, la race à laquelle j'appartiens, les idées humanitaires, libérales et progressives de notre siècle et de notre continent.

S'il ne remplit pas ces conditions, en vain feriez-vous remonter son origine aux temps préhistoriques : plus vous me prouveriez qu'il est vieux et plus j'insisterais pour que vous le remettiez parmi les bric-à-brac des siècles révolus

Très peu de choses se bonifient en vieillissant. A part le vieux vin des meilleurs crus, qui augmente en force, et le vieux fromage qui se raffine, je ne vois guère que les vieilles filles, ayant renoncé pour tout de bon à l'hymen et à ses pompes, qui, dit-on, reportent sur de jeunes enfants ou sur quelque être faible de leur entourage les trésors d'affection qui débordent de leurs cœurs trop longtemps comprimés.

A côté de ces excellentes vieilleries qui m'émeuvent, je vois une foule d'antiquailles ratatinées qui ne me disent rien du tout. Ainsi, quel respect voulez-vous que j'éprouve à l'aspect du vieux parapluie de nos ancêtres, de la vieille calèche de nos grand'mères, si religieusement conservée à Québec, des vieilles bottes éculées d'un ex-échevin, du vieux gibus d'un vieil avare, de la vieille houppelande d'un vieux prêteur sur gages, des vieilles haridelles si tardivement réformées par la compagnie des chars urbains?

Je classe tout cela avec les vieilles lunes, les vieux almanachs, les vieux journaux et les vieux drapeaux artificiellement et périodiquement rajannis pour l'utilité des politiciens aux abois.

L'étranger peu au courant de nos usages ne saurait se faire une idée du rôle prépondérant joué ici par le vieux drapeau.

C'est un bon vieux drapeau que le nôtre.

J'ignore qui l'emporte, de sa bonté ou de sa vieillesse, mais ça doit être sa vieillesse, car c'est toujours sur cette qualité là qu'on insiste lorsqu'il s'agit de frapper l'imagination du public.

C'est au point qu'on en est arrivé à croire que pour être bon à quelque chose un drapeau doit nécessairement être vieux. Au reste, pour faire vieillir un drapeau, il n'y a rien de tel que de le mettre à toutes les sauces.

Pendant la dernière lutte électorale, les vieux réacs, imbus des vieilles traditions tories, se précipitaient avec un bruit de vieux squelettes de toute la vitesse de leurs vieilles jambes à la suite du vieux *To-Morrow*.

Le vieux spectre de l'annexion, évoqué pour la circonstance, hantait les vieilles imaginations, et le vieux drapeau livrait ses vieux plis aux vieilles caresses d'une brise archaïque.

Tout était suranné dans cet effort spasmodique tenté pour assurer la perpétuité des vieux abus.

Il y avait le vieux chef, le vieux programme, un tarif vieilli avant l'âge, les vieilles menées corruptrices, les vieilles listes électorales, les vieux clichés, les vieilles renânes et la vieille *loyauté*.

L'opposition fut écrasée sous cette avalanche d'antiquités, et le lendemain de l'élection M. Laurier dû se dire :

"Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux."

Le gouvernement un peu éloppé se remit dans la vieille ornière. Les membres du vieux ministère se réunirent presque au grand complet.

"Et tous ces vieux débris se consolait entre eux."

L'opposition dû en prendre son parti. L'antiquité l'emportait encore une fois. En attendant la prochaine lutte les jeunes chantent :

"Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus.
Nous y trouverons leur poussière
Mais pas un seul de nos écus."

Et le vieux drapeau, tirillé en tous sens, se transforme petit à petit en bandelettes destinées à ligotter les vieux membres des vieilles momies canadiennes.

On raconte que, pendant la dernière lutte, un vieux tory, que les monopoles avaient protégé au point de lui enlever tout moyen de subsistance, entendant son enfant lui demander ce qu'il aurait pour déjeuner, lui répondait :

— Le vieux programme.

— Et pour dîner? reprit le jeune homme, que la perspective d'un repas aussi frugal était loin de rassasier.

— Le vieux parti! lui fut-il répondu.

Au moins, continua l'adolescent, nous aurons pour souper quelque chose de plus substantiel.

— Oh! le souper sera le grand repas du jour, nous aurons... le vieux drapeau.

Le vieux drapeau suffit à tout, explique tout, excuse tout et répond à tout.

— Votre politique nationale ruine le pays; elle n'est profitable qu'à une bande de monopoleurs; le peuple émigre en bloc, il faut mettre ordre à cela, disent les gouvernés.

— Allons donc! répliquent les gouvernants. Nul plus que nous n'est fidèle au vieux drapeau; et devant le vieux drapeau les vulgaires considérations d'intérêt commercial doivent nécessairement s'effacer.

— Vos favoris gaspillent tout notre avoir. Rien n'échappe à la rapacité de votre clique d'entrepreneurs malhonnêtes. L'argent que vous nous extorquez vous l'employez à corrompre l'électorat.

— C'est possible, mais nous sommes en faveur du vieux drapeau, et en conséquence tout nous est permis.

— Au lieu d'éclairer le peuple sur ses véritables intérêts, vous ne songez qu'à le tromper. Vous amutez province contre province, race contre race, croyance contre croyance. Vous brouillez les cartes autant qu'il est en votre pouvoir. Vous voulez diviser pour régner, et peu vous importe que le pays s'en aille au diable pourvu que vous puissiez pêcher en eau trouble.

— Oui, mais parlons du vieux drapeau, nous sommes ses défenseurs les plus zélés. Ce titre que nous nous décernons de notre propre autorité nous dispense de rendre compte de notre conduite.

— Vous avez, de propos délibéré, fomenté de véritables insurrections contre ce vieux drapeau que vous prétendez défendre; puis, au nom de ce drapeau, vous avez persécuté les véritables défenseurs de l'ordre, et récompensé largement à nos frais vos ignobles agents provocateurs.

— Nous avons fait tout cela, mais nous sommes de loyaux sujets, puisque nous commettons toutes les illégalités possibles en criant: Vive le vieux drapeau!

Aimer le vieux drapeau et être sujet loyal, voilà toute la loi et les prophètes. Vous proposeriez la réforme la plus avantageuse, la plus utile, la plus nécessaire même, que le premier venu la ferait rejeter en bloc à la seule mention du vieux drapeau, témoin l'étrange résultat de la dernière grande lutte électorale.

Dernièrement, une assemblée avait lieu à Woodstock pour discuter l'annexion du Canada aux Etats-Unis. On a décidé de ne rien annexer du tout. Je m'en bats l'œil;

mais ce qui m'amuse c'est d'apprendre qu'on a repoussé l'idée de l'annexion, non parcequ'on la croit désavantageuse, mais parcequ'on a craint de *passer* pour des gens peu dévoués au vieux drapeau.

« Prenez garde, écrivait en substance M. Mowat à ses partisans du comté d'Oxford. Si les annexionnistes réussissent à faire voter leur manifeste, si peu nombreuse que soit leur assemblée, nous allons tous passer pour annexionnistes, et quel parti nos adversaires ne tireraient-ils pas de la compromettante position où se trouvera t un comté libéral ayant permis à une demi douzaine d'annexionnistes de se réunir et d'exprimer leur opinion ! Les amis du *lien colonial* et du *vieux drapeau* ne doivent donc pas s'abstenir d'assister à l'assemblée de M. Solomon White dans la *ville loyale* de Woodstock, dans le comté autrefois représenté par le grand champion du *lien colonial*, comté renommé par sa fidélité au *vieux drapeau*. Ils doivent assister à cette réunion afin de prouver que nous aimons notre souveraine, que nous sommes fiers de notre condition de sujets britanniques. Le lien le plus puissant qui existe entre les provinces du Canada actuellement est le lien britannique et tout ce qui en résulte. Notre allégeance à l'Angleterre doit nous être conservée par tous les moyens possibles jusqu'à ce que *d'autres liens et les intérêts mutuels des provinces soient assez puissants pour assurer leur union et leur indépendance comme nation*. Nous sommes prêts à faire quelques sacrifices si c'est nécessaire pour conserver l'allégeance de ce grand Dominion à la Souveraine. Je veux que le Canada sache qu'Oxford n'a pas oublié le pays chéri, l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse. »

Je commence à avoir des doutes sur la sincérité d'une loyauté qu'on éprouve le besoin d'affirmer aussi fréquemment et aussi bruyamment. Je crois qu'on nous a soufflé la chose et que nous nous contentons d'en conserver le nom.

Je ne conçois pas ce genre de loyauté qui nous enlève le droit de discuter ce qui peut être avantageux à notre pays, et qui ne se traduit que par de stériles protestations d'amour pour le vieux drapeau.

Refuser de discuter une question ce n'est pas la résoudre. J'admets que l'annexion n'est peut-être pas la solution la plus satisfaisante du problème qui s'impose à notre considération, mais ce que je nie, c'est qu'il soit absolument nécessaire de continuer indéfiniment à nous absorber dans la contemplation béate du vieux drapeau.

A force de nous représenter que la loyauté doit être à jamais l'obstacle infranchissable qui borne nos aspirations, on arrivera à nous convaincre que tout changement de nature à nous permettre de nous occuper enfin de nos propres affaires serait préférable à l'état de choses actuel.

Si le lien colonial mérite de s'éterniser ici, il doit être assez fort pour résister à l'épreuve d'une discussion libre, loyale et exempte des craintes chimériques exprimées par des loyalistes trop soucieux du qu'en-dira-t-on.

Le pays n'est pas mûr pour l'annexion. Les annexionnistes sont peu nombreux, et cela resterait évident lors même qu'on les laisserait s'entendre entre eux pour manifester en petit comité.

Il n'est pas mûr du tout notre cher pays; l'ombre du

vieux drapeau l'empêche de mûrir; mais il devrait être mûr pour l'indépendance.

Cependant si, comme l'affirme M. Mowat, le lien britannique est absolument nécessaire à la cohésion des provinces entre elles, il n'y a pas de raison pour que cela finisse jamais; et notre confédération, qui ne peut se tenir debout si on la débarrasse de ses ligatures, n'aura jamais de liens mutuels provinciaux assez puissants pour nous permettre de renoncer à cette indispensable loyauté qui constitue notre unique moyen d'existence.

J'aime à croire qu'on n'a pas l'intention d'attendre patiemment que la race française du Canada soit complètement anglicisée, pour former un peuple homogène, lorsque le vieux drapeau sera mort de vieillesse.

Je félicite les habitants d'Oxford et autres comtés circonvoisins de ce qu'ils n'ont pas oublié l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande.

L'homme de cœur doit aimer son pays d'origine, et je suis sûr qu'ils me pardonneront de ne pas oublier le Canada.

Il y a tant de gens qui l'oublient, qu'il doit nous être permis, à nous Canadiens-Français, de placer dans nos affections notre pays natal au-dessus d'un vieux drapeau dont le passé nous est resté étranger jusqu'en 1760, qui nous rappelle de douloureux souvenirs, et dont les titres à notre dévouement se mesurent à la facilité avec laquelle nous pouvons, sous son égide, marcher d'un pas allégre vers les hautes destinées d'un peuple libre.

RÉMI TREMBLAY.

La prochaine livraison du CANADA-REVUE (Janvier 1892) sera la première de notre troisième année d'existence. Notre programme, que nous avons suivi à la lettre jusqu'à ce jour, sera défini de nouveau dans cette livraison.

Sans entrer dans les détails aujourd'hui, nous nous contenterons de dire que la question d'éducation, qui est, à notre point de vue, la plus importante dans le pays, sera traitée par des écrivains compétents et sérieux.

Nous remercions chaleureusement tous les amis dévoués de cette grande cause qui nous ont donné des preuves substantielles de leur complète adhésion à notre programme, et nous ont promis un appui efficace dans l'avenir, à condition que nous nous efforcions, dans la mesure de notre pouvoir, de promouvoir les idées de progrès et d'avancement.

A l'heure actuelle, le Canada Français traverse la plus grande crise de son existence. Nous sommes attaqués de tous les côtés, et il n'est pas consolant d'avouer que, même parmi les nôtres, il y a des transfuges qui se mettent avec nos ennemis pour nous combattre, pour de mesquines considérations de pouvoir. Nous sommes persuadés que ce n'est pas le moyen de conserver notre force. Le devoir de tout bon citoyen est de réagir et protester de toutes ses forces contre de tels égarements.

En terminant l'année 1891, le CANADA-REVUE souhaite à tous ses abonnés une année heureuse et prospère.

A. FILIATREAU.

LES EXEMPTIONS DE TAXE

Bien des fois déjà, le CANADA-REVUE s'est élevé contre cet abus pernicieux de l'exemption de taxes, dont jouissent tant d'églises, de communautés religieuses, de maisons d'éducation, etc. Nous avons combattu ces exemptions de taxes au nom de l'intérêt général, et surtout dans l'intérêt des classes ouvrières qui en souffrent cruellement.

Aujourd'hui nous laissons la parole à un des plus importants organes commerciaux du Canada, au *Canadian Manufacturer* de Toronto.

Voilà comment s'exprime notre confrère dans son numéro du 2 novembre :

“ Un des plus grands obstacles au développement de l'industrie en Canada sont les taxes mises sur la propriété et les bâtisses. Il n'y a pas de ville sur le continent américain mieux adaptée pour les manufactures que Toronto, et cependant nous voyons constamment ces manufactures transportées dans d'autres villes, et très peu de nouvelles s'y établir, et simplement parce que les manufactures y sont taxées jusqu'à en mourir. A Toronto, sont exempts de taxes des immeubles évalués à plusieurs millions de dollars, et qui comprennent des églises, des universités, etc. Ce sont des objets de luxe pour les riches; ils pourraient bien payer pour; cependant ils ne le font pas. Mais qu'un manufacturier mette son argent dans une manufacture ou un établissement industriel, par lesquels il donnera du travail à des centaines de travailleurs, et de suite il est taxé à l'excès. Il en est ainsi dans tout le Canada. Des associations d'hommes riches peuvent englober d'énormes sommes dans de magnifiques églises, aux clochers élevés, et quoique ces propriétés aient leur part de tous les avantages: rues pavées, gaz, eau, protection contre le feu, etc., elles ne paient pas un cent de taxes. Mais si un pauvre savetier établit sa chéive échoppe à l'ombre d'une de ces majestueuses églises, avec l'espoir d'y gagner sa vie, vite arrive le répartiteur qui lui réclame sa taxe.

“ Les boutiques et les manufactures ont non moins de valeur dans la communauté que les convents et les universités. Les premières sont les endroits où les travailleurs trouvent à gagner leur vie; les secondes sont le luxe du riche. La source d'où l'ouvrier tire son existence est taxée, celle du plaisir du riche n'est pas taxée.”

De son côté le *Herald* dénonce comme un véritable péril cette “liste formidable et toujours croissante de propriétés exemptes des taxes civiques,” et il adjure tous les citoyens des diverses nationalités de s'unir et de s'entendre pour faire cesser cet abus — privilège des anciens âges — dont les conséquences néfastes sont effrayantes.

“ Une grande partie de la propriété à Montréal, dit notre confrère, est maintenant dans les mains de gens qui, tout en jouissant des avantages et des droits des citoyens, se refusent à participer aux impôts et à contribuer pour leur quote part aux revenus de la ville. C'est là un grand mal, un péril menaçant. Bien nombreux ils sont déjà, et ils deviennent plus nombreux tous les jours, les citoyens, tant Anglais que Français, qui dénoncent un tel état de choses et s'en plaignent avec vigueur. Diverses raisons sentimentales ont empêché jusqu'ici les Anglais de se lancer dans cette question, mais le temps est venu où dans l'intérêt de la ville, d'une juste administration, de la moralité publique, cette question doit être regardée face à face et recevoir une solution équitable.”

Donc pour le *Herald* les exemptions de taxes sont “un grand mal et un péril menaçant.” C'est ce que nous avons toujours pensé, c'est ce que nous avons déjà répété bien des fois, et c'est pour cela que nous avons signalé cet abus à nos échevins, en leur demandant, au nom de l'intérêt général, au nom même de leur propre intérêt, d'appliquer le règlement dans son intégrité, et de taxer toutes les propriétés sans exception.

Mais sur cette question, comme sur bien d'autres, les échevins de la bonne ville de Montréal ont leur siège tout fait; ils n'en veulent démordre. Cela troublerait leur douce quiétude, et les forcerait à sortir de cette sainte routine, dans laquelle ils se complaisent si béatement.

Et bien, puisqu'il est démontré jusqu'à l'évidence, que sur la question de l'exemption de taxes ils ne veulent rien faire, il n'y a qu'un moyen certain d'obtenir justice. Ce moyen c'est aux prochaines élections de février de voter résolument contre *tout échevin sortant*, et d'élire à sa place un citoyen qui prendra l'engagement formel et d'honneur de faire disparaître les exemptions de taxes. C'est là un mandat impératif que tout électeur doit imposer au candidat qui sollicitera son suffrage.

Peut-il y avoir une autre question où le mandat impératif — pour lequel, d'ailleurs, nous avons peu d'affection — soit plus justifiable que sur celle de l'exemption des taxes? Puisque, à cause de ces exemptions, les manufactures, les établissements industriels sont taxés “jusqu'à en mourir,” et que par suite ils disparaissent de nos villes, ou diminuent de beaucoup leur production, ne voit-on pas les funestes conséquences qui en découlent pour nos ouvriers.

C'est d'abord la réduction des heures de travail, puis le chômage, puis, pour un grand nombre, l'impossibilité de trouver de l'ouvrage dans nos villes. Et alors ces ouvriers quittent le Canada et émigrent aux États-Unis, où ils espèrent trouver à gagner le pain de leur famille.

De sorte que, tandis que dans notre province les populations rurales émigrent parce que les terres ne leur donnent plus des produits suffisants, les ouvriers des villes, eux, émigrent parce que les manufactures, les industries écrasées par les taxes excessives qu'elles payent, par suite du grand nombre de propriétés qui en sont exemptées, ne peuvent plus continuer leurs affaires, ou sont, tout au moins, obligés de les restreindre considérablement.

Le *Canadian Manufacturer* termine son article en disant: “La source d'où l'ouvrier tire son existence est taxée, celle du plaisir du riche n'est pas taxée.” Nous dirons, nous, que ces taxes énormes qui pèsent sur les industries et sur les manufactures sont causées par ces propriétés toujours plus nombreuses exemptes de taxes, et que par suite les exemptions de taxes dont nous nous plaignons sont une des causes principales de l'émigration aux États-Unis d'un si grand nombre de nos ouvriers.

Du haut en bas, la jouissance est aujourd'hui la loi unique et l'unique foi.

Le moyen le plus sûr d'arriver n'est pas toujours le plus rapide.

LA CHASSE AUX BIBITES

LES MAUVAISES LANGUES

Voilà une catégorie de bibites qui remonte à la plus haute antiquité. Elle n'en est pas meilleure pour cela, tant il est vrai que l'ancienneté d'une bibite est loin d'être une garantie de son innocuité.

Nous la voyons à l'œuvre immédiatement après la création du monde. Elle est antérieure à la chute de nos premiers parents.

La sécession subreptice de la côte d'Adam avait préoccupé le premier homme qui, probablement dans le but de communiquer directement avec le golfe du même nom, venait de s'annexer son ancienne possession sous prétexte que chacun prend son bien où il le trouve.

Le couple heureux était en pleine lune de miel.

La belle-maman, respectable institution pourtant bien ancienne, n'était pas encore inventée. Mais il y avait des bibites, et des mauvaises, pour notre malheur à tous.

Une mauvaise langue survint, brouilla le ménage, et fixa le sort de son intéressante progéniture.

Cette mauvaise langue était un serpent.

Hélas ! que de vipères, héritières de ses mauvais instincts, continuent à répandre partout l'infect venin de la calomnie !

Il s'adressa à la femme, qui était plus jeune, plus crédule, plus confiante et plus accessible à la flatterie.

Et quel était celui que l'effronté séducteur osait calomnier ?

C'était Dieu lui-même.

La quintessence de toutes les perfections, vilipendée par l'être le plus immonde, et le chef-d'œuvre de la création ajoutant foi aux commérages d'un serpent, telle est la scène étrange qui eut pour théâtre ce paradis terrestre, d'où nos premiers parents et leurs descendants ont été exclus, grâce aux tortueuses insinuations d'un infâme calomniateur.

Vous me direz qu'Eve n'était pas obligée de le croire sur parole, qu'elle aurait bien pu raccommodez le pantalon du grand-père Adam au lieu de s'amuser à flirter avec le serpent de la paroisse.

D'abord, je vous objecterai que le pantalon en question n'avait pas besoin d'être rapiécé, puisqu'il était encore chez le tailleur du coin.

Ensuite, le serpent de la paroisse avait une réputation de beau discoureur, qui est parvenu jusqu'à nous. Grand-père Adam, occupé sans doute à préparer son discours de réception à l'Académie, n'était pas très communicatif, et il faut bien qu'une femme oisive cause avec quelqu'un.

Elle n'avait pas même la ressource de critiquer les toilettes de ses voisines : elle voulut ouvrir le premier salon politique et littéraire de l'époque.

Ce fut un petit crevé, un gandin, un *dude* à cerveau déprimé qui y exerça le plus d'influence.

Eh ! bien, après ? Est-ce qu'on se montre plus difficile de nos jours ?

Avouez que plus ça change plus c'est la même chose.

Loin de moi l'idée d'exonérer complètement ma vénérable aïeule, mais je tiens à démontrer que le grand coupable c'est le serpent, qui n'est pas mon parent du tout, qui est une très mauvaise bibite, et en qui je reconnais avec hor-

reur le père de tous les calomniateurs passés, présents et futurs.

Combien de sémillantes filles d'Eve pardonnent très difficilement à leur grand'maman d'avoir, dans un moment de distraction, grignotté de ses blanches quenottes la succulente pomme offerte par ce coquin de serpent, non sans lui avoir, au préalable, plusieurs fois répété en jouant de l'éventail qu'il était *dissipé* !

Qu'elles s'examinent de près. Ne leur est-il jamais arrivé d'écouter avec complaisance des éloges trop flatteurs pour être sincères ?

Ont-elles invariablement fermé l'oreille aux insinuations peu charitables envers les absents, les êtres faibles ou les victimes des préjugés populaires ?

Ont-elles toujours repoussé avec courage le mensonge, la calomnie, la médisance même ?

A celles qui pourront, la main sur la conscience, répondre négativement à la première question et affirmativement aux deux autres, j'offre l'hommage sincère de mon respect.

Elles n'en ont pas besoin, mais je l'offre tout de même, attendu que cela ne coûte rien.

Je puis dire à celles-là qu'elles valent mieux que leur grand'maman, en dépit du péché originel dont elle les a handicapées.

Elles forment un groupe à part, assurément peu nombreux, mais excessivement distingué.

Celles qui ont encouragé la calomnie, soit en y ajoutant foi, soit en la colportant — ce qui est encore plus grave, ont perdu le droit d'adresser, à travers les siècles, à notre mère commune, des récriminations filiales si vous voulez, tardives dans tous les cas et inutiles à coup sûr.

Malheureusement, les plus coupables ne sont pas encore celles-là. Que dire de celles qui passent leur vie à ternir la réputation de leurs semblables ?

Existe-t-il un vice plus honteux, plus infâme, plus méprisable que cette manie de supposer le mal partout, de fureter dans la vie privée de chacun, d'inventer les fables les plus sales, de voler, par pure méchanceté, souvent sans même l'excuse de l'appât du gain, ce bien le plus cher et le plus précieux, l'honneur du foyer, la paix des familles, la considération due au mérite, parfois l'unique patrimoine d'une personne loyale et honnête ?

C'est lâche, c'est vil, c'est mesquin et, tranchons le mot, c'est canaille.

Comment ? Vous faites grand cas de votre propre réputation, vous vous croyez honnête et vous voulez passer pour telle, vous ambitionnez peut-être même le titre de dévote dans la noble acception du mot, et vous vous embusquez derrière l'anonyme pour lancer vos traits empoisonnés contre des personnes que vous comblez de prévenances, mais que vous détestez pour l'unique raison — vous vous l'avouez à vous-même *in petto* — qu'elles valent mieux que vous ?

Est-ce digne, est-ce loyal, est-ce chrétien ce que vous faites là ?

Au lieu de vous donner tant de peine pour abaisser jusqu'à vous celles ou ceux qui dépassent votre niveau, tâchez donc de vous élever vous-même dans l'échelle du mérite de bon aloi.

Vous le pouvez si vous voulez.

L'envie est un crime ; l'émulation est une vertu.

Que reprochez-vous aux victimes de vos commérages mensongers ?

Sont-ce leurs avantages physiques ?

Vous savez bien qu'ils ne dépendent pas de la volonté, s'il en était ainsi vous éclipseriez tout le monde ; et tenez, si l'une de vos compagnes vous surpasse en beauté, soyez certaine que vous ne vous embellirez pas en cultivant vos mauvais instincts.

Si la régularité des traits ne peut s'acquérir, consolez-vous en songeant que les bons sentiments atténuent la laideur ; que la beauté de l'âme éclaire la figure la plus ingrate ; que la beauté physique est une affaire de convention ; que nos plus belles patriciennes passeraient pour affreusement laides chez les Chinois, grands admirateurs de pieds minuscules et d'yeux fendus en amende ; que moi qui vous parle, je serais un homme superbe chez les Lapons et les Esquimaux ; et que la figure la plus régulière reste insignifiante lorsqu'elle ne reflète pas les impressions d'un cœur noble et d'un cerveau intelligent.

Sont-ce des qualités morales ou intellectuelles que vous lui reprochez ?

Alors votre infériorité n'est pas incurable. Elle est peut-être due à votre négligence. Travaillez à la faire cesser, et vous éprouverez un plaisir bien supérieur aux joies amères que la calomnie procure à l'envieux.

Quoiqu'il en soit, cessez de vous venger de la supériorité des autres en vous avilissant vous-même. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Ce n'est pas convenable, ce n'est pas digne de vous, ce n'est pas féminin.

Cette bouche charmante, qui devrait être un nid de sourires affectueux et bienveillants, ne l'enlaidissez donc pas en y logeant le rictus amer de la haine, de l'envie et de la colère.

Ces yeux si brillants, faits pour les regards de tendresse, ne les chargez donc pas d'éclairs fulgurants qui seraient homicides si cela dépendait de votre volonté.

Ce sourcil d'ébène ou d'or fauve, ne le fronchez pas à faire croire que vous posez pour une mauvaise gravure de Bonaparte prisonnier à bord du Bellerophon.

Ce front pur que, pour me servir de l'expression du brigadier de genjarmerie, *je n'hésite pas* à qualifier de virginal, ne l'assombrissez donc pas à plaisir.

Du calme et le moins de grimaces possible !

Les rides viendront bien assez tôt.

Que vous en semble ? Ne vaut-il pas mieux, comme dirait un paysan de ma connaissance, *ménager votre beauté pour quand vous n'en aurez plus ?*

La beauté de l'âme s'acquiert sûrement, celle du corps nous quitte lorsque nous en abusons ; mais il est possible jusqu'à un certain point de l'attirer et de la fixer par l'hygiène de l'âme et du corps.

De toutes les calomnies, la plus ignoble est certainement celle qui a pour auteur et pour victime des représentants du beau sexe.

C'est surtout pour la femme que l'honneur est précieux.

C'est son unique ressource. Elle est sans défense. Dés-honorée elle tombe au ruisseau.

La sauvagerie de nos mœurs empêche qu'on ne lui tende une main secourable.

Celle qui, par ses intempérances de langage, compromet la réputation de sa concitoyenne est d'autant plus coupable qu'elle doit connaître toute la gravité du crime qu'elle commet de sang-froid.

L'homme résiste plus avantageusement au venin de la calomnie.

On lui pardonne plus facilement certains accrocs à la morale, qualifiés de peccadilles chez lui, flétris comme une tache indélébile chez la femme.

Je n'apprécie pas, je constate.

Et puis l'homme possède divers moyens de réduire ses ennemis au silence.

A défaut des tribunaux il y a le duel en certains pays arriérés, les vulgaires taloches ailleurs, qui en imposent plus ou moins à ses détracteurs appartenant au sexe laid.

Mais vous, mesdames, vous n'êtes pas des bibites de combat ; on ne vous demande que des vertus paisibles. La calomniatrice ne s'expose pas à des châtiments corporels toujours humiliants pour une bibite orgueilleuse, et la femme calomniée n'aime pas à demander réparation devant les tribunaux.

La notoriété, avantageuse pour l'homme, est presque toujours dommageable pour la femme, témoin la différence, apparente du moins, entre l'homme public et la femme qui se trouve dans le même cas.

Évitez donc surtout de calomnier vos concitoyennes. Évitez aussi la médisance. Elle est peut-être moins méchante, mais elle est plus dangereuse parce qu'elle est irréparable.

Je m'adresse plus particulièrement à vous, mesdames, parce que vous êtes plus vertueuses, plus aimantes, plus impressionnables, plus dévouées, et que nous sommes en droit d'attendre de vous l'exemple de toutes les vertus chrétiennes dont la principale est la charité.

Eh ! mon Dieu, je sais bien que les hommes ne sont pas exempts de ce vice infâme. Il y a aussi parmi le sexe barbu un grand nombre de bibites excessivement bavardes.

Rien ne pèse autant qu'un secret,

Le porter loin est difficile aux dames ;

Je connais même, sur ce fait,

Grand nombre d'hommes qui sont femmes.

Mensonges, jugements téméraires, médisances, calomnies, tout cela encombre nos journaux, nos réunions politiques, nos tribunaux, à tel point, qu'il est bien difficile de démêler la vérité à travers ce dédale de déclamations contradictoires.

Les mauvaises langues n'ont pas de sexe.

Ce sont de hideuses bibites qu'il faudra empoisonner un de ces beaux jours en leur enfonçant leur propre venin dans la gorge. En attendant, ne négligeons aucune des mesures préventives connues.

VENANT SAINT HUBERT.

CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

Téléphone Bell 6826.

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREAU, . . .

EDITEUR.

Les événements politiques qui viennent de se passer à Québec seront l'objet d'un article spécial dans la livraison de Janvier du CANADA-REVUE. En présence de la situation qui est faite à notre province, il est important de se bien recueillir et de mettre la responsabilité des faits qui se sont produits à la charge des coupables. Disons aujourd'hui que la machine gouvernementale ne fonctionne plus depuis longtemps, que le pays traverse une crise intense, au moment où nous avons le plus grand besoin d'union et de force, et que ceux qui ont assumé cette responsabilité auront un compte terrible à rendre, si nous perdons les libertés conquises par nos pères au prix de leur sang.

L'abbé Dugas dit que les principales causes de ruine pour les Canadiens-Français sont l'amour du plaisir, le luxe dans les habits, l'intempérance, la paresse, la démoralisation, produits du système politique, dû peut-être au trop grand nombre de jeunes gens qui reçoivent sans discrétion des études élevées et qui, plus tard, ne trouvant pas à se caser dans le monde, deviennent une charge pour la société. — *Le Pionier* de Sherbrooke.

Alors pourquoi les bonnes âmes ont-elles été tant scandalisées lorsque le CANADA-REVUE s'est permis de dire la même chose à ses lecteurs il y a déjà plusieurs mois? Nous voulons bien admettre que nous ne sommes pas revêtu de la même autorité que M. l'abbé Dugas, mais il doit nous être permis d'exprimer une opinion sincère, lorsque nous le faisons en vue du bien général.

Le *Canadien*, l'aîné des journaux français du pays, vient de transporter ses pénates à Montreal. Nous lui souhaitons la bienvenue la plus cordiale.

Fondée en 1808, cette intéressante publication a rendu des services signalés à la race française. Aux jours sombres de notre histoire, elle a maintes fois pleinement justifié sa noble devise: *Nos institutions, notre langue et nos lois*.

Sous la direction d'Etienne Parent elle a jadis conquis de nombreux titres à la reconnaissance du public canadien.

Si elle s'est parfois écartée des saines traditions, elle vient d'y être ramenée par son directeur actuel, M. J. Israël Tarte, qui fait un journal digne, alerte et fortement raisonné.

Jeune encore, M. Tarte est aujourd'hui le doyen du journalisme militant, et sa présence à Montréal va donner plus d'activité au mouvement journalistique de notre ville.

Québec émigration en masse vers Montréal, et certes le

Canadien est bien la plus belle acquisition que nous devons à ce courant migratoire.

Il y a cinq ou six mois l'un de nos collaborateurs a fortement scandalisé les bonnes âmes en écrivant un article intitulé "*La déchéance d'un peuple*." Les témoins ont jeté les hauts cris, mais des esprits sérieux, même parmi nos adversaires politiques, ont donné raison à *Cassandre*.

Le *Canadien* vient de confirmer cette opinion. Nous en sommes flattés sans nous en réjouir. Nous eussions été si heureux de constater que les alarmes de *Cassandre* n'étaient pas fondées! Voici ce que dit le *Canadien*:

"Nous sommes en décadence. Quel terrain nous avons perdu depuis dix ans! Les crises ont succédé aux crises — fruits de nos profondes divisions, résultat d'un système d'instruction publique qui, tout en ayant de bons côtés, a laissé la multitude sans enseignements sérieux des devoirs et des droits de citoyenneté.

"Rien n'est fatalement compromis, toutefois, si les éducateurs éclairés, si les hommes politiques qui se sentent du courage, veulent travailler à l'œuvre de la réforme et du relèvement."

Avec des journaux bien faits, dirigés par de véritables patriotes, dans cet esprit de franchise qui ne craint pas de sonder les plaies les plus hideuses, nous espérons, nous aussi, voir reprendre à notre peuple mieux éclairé, la position qui lui appartient de droit et qu'il ne peut abandonner sans déchoir.

En attendant, succès au *Canadien*.

Nos félicitations au *Pionnier* de Sherbrooke sur son article intitulé *A qui la faute?* qui est absolument dans le ton et tout à fait conforme aux idées exprimées par notre collaborateur *Cassandre*.

Laissez parler la grande voix du peuple!! — *Hon. J. A. Chapleau*.

Le peuple ayant été grippé va être passablement enrouté pour parler, le 8 mars. On va probablement lui huiler les organes vocaux et le médicamenter ferme jusqu'à cette date, pour lui redonner de la voix.

Nous accepterons n'importe quel ministère, excepté un ministère castor. Cette association hybride de mécontents de toutes les catégories ne doit pas être placée à la tête des affaires.

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro la revue du livre de M. P. M. Sauvalle.

Freund's Music and Drama, de New York, vient de publier une esquisse biographique du célèbre pianiste, Ignace J. Paderewski. La venue de cet artiste éminent en Amérique est un événement musical de la plus haute importance. Espérons que nous aurons le plaisir de l'entendre à Montréal.

En politique chacun a les principes de son tempérament — les bilieux sont libéraux, les sanguins sont conservateurs.

Il n'est pas un parti politique accrédité qui ne contienne un principe vrai et qui ne réponde à quelque aspiration légitime des sociétés humaines. Il n'en est pas un non plus qui ne puisse servir de prétexte, de refuge et d'espérance à quelques unes des passions basses de notre espèce.

ORIGINAUX ET DETRAQUES

Sous ce titre, notre collaborateur, M. Louis Fréchette, doit livrer prochainement à la publicité un volume de monographies très amusantes, dont il nous permet de détacher quelques pages. C'est l'histoire d'une douzaine de types curieux ou extraordinaires qui ont fait tour à tour l'amusement de Québec et de ses environs.

Ces types sont : — *Oneille*, — *Grelot*, — *Dupil*, — *Cotton*, — *Gosperrin*, — *Cardinal*, — *Drapeau*, — *Guénard*, — *Chouinard*, — *Patriote*, — *Poulette*, — et *Marcel Aubin*.

Nous donnons aujourd'hui la plus courte de ces monographies, les autres ne pouvant entrer dans un seul numéro de notre revue.

CARDINAL

Le visiteur qui, de 1850 à 1864, entrait dans l'ancien parlement de Québec, était sûr de rencontrer, soit dans un couloir, soit dans un autre, un petit homme vif, allégre, grisonnant, toujours découvert, attentif, d'une politesse exquise, l'air d'un homme qui fait les honneurs de chez soi.

Et si ce visiteur, encouragé par l'allure accorte du petit homme, lui eût demandé où se trouvait le bureau de monsieur le greffier, il n'eût pas manqué de recevoir la réponse suivante :

— Procédez tout droit devant vous, monsieur, puis courbaturez à gauche, et frappez à la porte proxime. Monsieur le greffier siège en ce moment dans ses indépendances privées.

Pas moyen de s'y méprendre, on avait affaire à Cardinal — ou plutôt à Monsieur Cardinal — le chef des huissiers du parlement, le messager en chef, pour me servir de l'expression reçue.

Son nom était Leroux dit Cardinal.

Il avait commencé par être typographe au service de MM. Carcy et Nelson, de la *Gazette* de Québec, puis il avait habité Montréal durant quelque temps.

Enfin, protégé par je ne sais quelles influences, il avait trouvé sa case dans le service civil.

Dire que Cardinal était un type, ce ne serait pas assez; c'était presque un monument.

Il faisait partie intégrante du palais législatif lui-même.

Il s'était incorporé corps et âme dans l'organisation politique du pays.

C'était comme un rouage de la constitution.

On ne se figurait pas le parlement sans Cardinal.

Et quand, en 1874, le gouvernement Mackenzie le mit à la retraite, sur sa propre demande, cela parut être une mesure dangereusement radicale.

L'événement fit presque autant de bruit que le coup d'État Letellier.

Aussi Cardinal sentait-il son importance, et ne se faisait-il point illusion sur le rôle prédominant qu'il jouait.

Comme cette bonne servante de presbytère qui disait d'abord : La vache à monsieur le curé, puis : Notre vache, et enfin : Ma vache ! il s'était persuadé petit à petit que le parlement lui appartenait, était sa chose.

Il s'y croyait chez lui.

Les officiels vivaient sous sa protection.

Il considérait les députés comme ses commensaux.

Le public semblait ses invités.

Mais il était toujours si poli, si avenant, il se mettait si

volontiers au service de tout le monde, que tout le monde l'aimait.

Les ministres mêmes encourageaient sa douce manie par des déférences excessives qui le transportaient dans un monde de ravissement.

Ils allaient quelquefois jusqu'à le consulter.

— Eh bien, monsieur Cardinal, lui disait-on, que pensez-vous de l'état politique du moment ?

— Ma foi, monsieur le ministre, répondait-il, le gouvernement me semble assez corroboré, mais l'opposition est bien contiguë.

— Croyez-vous que la session soit longue ?

— Dame, c'est très péripathétique à dire, avant l'approximativité du budget.

Il n'en faut pas plus long pour le faire constater, en outre de l'intérêt extraordinaire qu'il prenait aux mouvements de la chose publique, Cardinal avait un autre trait de caractère assez piquant :

C'était une habitude irrépressible de faire des phrases soennelles et de rechercher des expressions peu usitées.

Les mots ordinaires lui semblaient vulgaires, — peu polis peut-être.

Quand il ne connaissait point de terme plus noble pour rendre sa pensée, quand la périphrase euphémique ne se présentait pas à son esprit, il ne manquait jamais d'ajouter un correctif : " je dirai comme on dit quelquefois ", ou bien encore : " pour parler communément ", etc.

Il ne se serait pas permis de dire une *pomme*, tout court.

Il commençait par : " un fruit "... et, après un moment d'hésitation, il ajoutait : " enfin ce qu'on appelle ordinairement une pomme."

Pour ne pas se servir du mot *compter*, il disait :

— Des individus qui ne savent pas énumérer jusqu'à trois.

Tout naturellement le vocabulaire s'embrouillait dans son esprit, et il en résultait des confusions de mots absolument renversantes.

Je l'ai entendu dire :

— Il faudra ravitailler cette chaise, elle est en frais de s'épanouir.

Il disait aussi :

— Ces jeunes gens ne sont pas riches, ils ont fait un mariage d'inclinaison.

— Le printemps est proche, les arbres commencent à badigeonner.

— Cette chatte est bien volatile ; je l'ai surprise hier à détériorer un rossignol.

— Le bal est commencé ; il y a déjà une valse qui périclite.

— Il est sept heures, enluminez les salles !

— On va fêter sa cinquantième année de jubilation.

— Les jésuites sont d'excellents prédicateurs, mais je crois les oblats encore plus forts sur la diatribe chrétienne.

— Deux navires se sont rencontrés en mer ; il y a eu une coalition terrible.

— La saison est rude, la subsistance est toujours de plus en plus plantureuse.

— Je ne me sens pas bien ; j'aurais besoin d'une légère purification.

— Allez me désagrèger ces rideaux.

Et ainsi de suite.

Un de ses plus beaux succès, à mon avis, c'est la phrase suivante :

— Je n'approuve pas qu'on incruste les enfants au séminaire jusqu'à vingt ans, pour les extravaser de grec et de latin !

— M. Blake a-t-il fait un discours ce soir ? lui demande quelqu'un.

— Non, monsieur, répond-il, un tout petit épithalame seulement.

— On parle beaucoup des belles-mères, disait-il un jour ; mais il est surrogatoire qu'il y en a aussi de bien mal engendrées.

Il appelait les maringouins d'affreuses myriades épiciennes.

A cause des *piqûres* sans doute.

Quand le siège du gouvernement fut transféré à Ottawa, Cardinal dut quitter Québec lui aussi.

Ce fut un exil.

Jamais il ne put s'acclimater entièrement dans la nouvelle capitale.

— Cette cité, disait-il, est dans un tel état de pulvérisation que mon épouse est revenue l'autre jour au domicile, le rayon visuel obstrué d'atômes et de molécules.

Quand on éleva la statue en marbre de la reine Victoria, qui se trouve au centre de la bibliothèque du parlement, il demandait aux gens s'ils avaient vu le figuratif personnel de Sa Majesté.

— On aurait dû le mettre en dehors, ajoutait-il ; sa suprématie aurait peut-être obtempéré sur les mœurs des habitants ; car je ne sais pas s'ils sont aveuglés par l'envahissement prématuré du négoce mercantile, mais l'autre soir, parce qu'une maison rétrospective de la mienne s'est ignée par accident, et qu'elle n'était pas sauvegardée d'assurance, on a affronté les pompiers, sans réfléchir qu'il devrait y avoir une administration spéciale des boyaux. Je n'aime pas ces préjugés extra-judiciaires.

— Comment trouvez-vous la salle des séances ? me demandait-il un jour que je visitais le parlement d'Ottawa pour la première fois.

— La chambre des Communes ? elle est bien gauchement construite à mon avis.

— N'est-ce pas ? Ce n'est pas comme à Québec.

— Ma foi, non.

— C'est l'acoustique qui est surtout récalcitrant.

— De quoi cela dépend-il ? savez-vous ?

— Eh ! monsieur ! la salle aurait dû être construite en encyclique, voilà.

— C'est une idée.

— Ils ont tout fait pour parodier à l'inconvénient, monsieur. Ils ont été jusqu'à établir des croisières de fil d'Alton ; inutile. On ne s'entend pas parler. L'autre jour, j'ai éjaculé à Jodoin, un des messagers, l'ordre d'aller me chercher un marteau et des broquettes. Il a été me chercher mon manteau et mes raquettes.

— Vraiment ?

— C'est textuel, monsieur. Et plus que cela, une fois je lui demande une vrille ; devinez ce qu'il m'apporte.

— Un rabot ?

— Non ; une douzaine d'œufs.

— L'acoustique laisse à désirer en effet.

— N'est-ce pas ? Je l'ai dit souvent aux ministres : ça dépend de ce que les orifices équilatéraux sont trop parallèles avec les concavités rectangulaires de l'appartement.

— J'aime toujours à voir les vieux amis de Québec, ajouta-t-il en concluant ; ce matin, je vous ai aperçu nébuleusement sous le frontispice, mais je n'étais pas sûr que ce fût vous.

Je n'exagère pas ; j'ai devant moi les notes que je ne manquai point de prendre sur les lieux et sur l'heure.

Il ne faudrait pas conclure de tout cela que Cardinal fût dénué d'esprit.

Non !

S'il n'avait pas toujours l'expression juste, il avait souvent la pensée correcte, et quelquefois même le mot pour rire.

Il aimait, en dehors des séances de la Chambre, à s'approcher de certains députés, avec qui il échangeait quelques paroles en plaisantant.

Un jour, il s'adresse à feu M. Cheval de Saint-Jacques :

— On dit, monsieur Cheval, que M. Cauchon n'a plus envie de vous endêver au sujet de votre vocable...

— Pardon ?

— M. Cauchon... il ne se moquera plus, comme on dit, de votre nom.

— Je ne crois pas, répond l'ancien député de Rouville. " On ne s'appelle pas Cheval, me disait-il, ça n'a pas de sens commun. " " En effet, lui ai-je répondu, il y a du sang beaucoup plus commun que du sang de cheval : du sang... avec lequel on fait du boudin, par exemple. "

— Je supposais bien, reprit notre ami, que, vous appelant Cheval, vous n'en étiez pas plus humilié que je ne suis orgueilleux de m'appeler Cardinal.

Quelquefois il parlait de ses souvenirs, des hommes célèbres qu'il avait connus, des joutes brillantes dont il avait été témoin.

— Ah ! s'écriait-il, c'était l'empyrée de la politique alors. Quels gaillards nous étions ! Il y avait les Laberge, les Papin, les Morin, les Dorion, les Chauveau, les Lorange, les Drummond, les Cauchon, les Cartier, les McGee... Il fallait entendre les interpolations permuter d'un bord à l'autre de la Chambre ! Combats singuliers, combats pluriels, le public était toujours dans une captivité dont il ne pouvait pas s'extirper.

Ces souvenirs de Québec ne contribuaient pas peu à lui faire détester Ottawa, qu'il trouvait terre à terre, sans cachet, sans relief, sans poésie.

Rien de particulier ne l'y contrariait cependant.

Il avait la satisfaction d'avoir été l'une des chevilles ouvrières les plus importantes dans l'organisation intérieure des édifices publics.

Ses conseils et son activité avaient été précieux !

Il n'avait autour de lui que des amis.

On tolérait ses petits travers inoffensifs, et chacun respectait son impeccable honorabilité.

Mais il n'aimait pas Ottawa ; et quand on lui eut accordé

le repos qu'il avait si bien gagné pour le reste de ses jours, ce fut avec un soupir de délivrance qu'il reprit le chemin du vieux foyer.

Il est allé mourir, comme un patriarche, dans la bonne petite rue Sainte-Ursule, où il était né.

Mais, à quelque endroit qu'il fût allé s'éteindre, le brave Cardinal, bon, poli, honnête, charitable, comme il l'était, ne pouvait laisser derrière lui que des regrets et des exemples de vertu.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était en face des ruines du vieux parlement de Québec, incendié quelques mois auparavant.

Nous échangeâmes une cordiale poignée de mains, et je ne saurais oublier tout ce que je vis d'émotion se refléter dans son regard, pendant qu'il me montrait d'un geste silencieux et mélancolique le théâtre de sa gloire passée, les grands murs délabrés qui lui rappelaient tant de souvenirs.

En ce moment quelqu'un mettait la main sur mon épaule :

— Monsieur Cardinal, fis-je, laissez-moi vous présenter M. Charles Langelier.

— Ah ! monsieur Langelier, dit le bon vieillard, je suis heureux de vous rencontrer. Je vous connaissais de nom, mais je n'avais pas l'honneur de vous connaître d'optique !

LOUIS FRÉCHETTE.

EDUCATION

L'EDUCATION PHYSIQUE

J'ai déjà eu occasion de dire, ailleurs, combien on néglige, dans toutes nos écoles, cette branche, si nécessaire pourtant, du cours d'instruction.

Il est vrai que, dans certaines institutions, on a des gymnases plus ou moins fréquentés, que l'on fait même des exercices militaires, des concours de gymnastique ; tout cela est très beau, sans doute, et ne peut que produire d'excellents effets. Mais c'est la base même de l'éducation physique qui manque ; ce sont les mouvements, les actes ordinaires de la vie physique que l'on néglige, au plutôt auxquels on ne porte pas la moindre attention. "Marcher" n'est pas une chose difficile, à première vue ; et pourtant, combien de personnes ne savent pas marcher, simplement parce qu'on ne leur a jamais enseigné cette action si primitive. Si l'on veut s'en convaincre, qu'on essaie, une seule fois, de circuler, en faisant face au public, dans les allées d'une salle remplie.

C'est, me direz-vous, un détail insignifiant ; j'en conviens, mais la vie tout entière est faite de ces petits détails insignifiants sur lesquels viennent échouer, bien souvent, les meilleures intentions.

On enseigne à lire, plus ou moins, mais on n'enseigne pas à parler. C'est-à-dire qu'on laisse l'enfant bredouiller son langage ordinaire sans lui faire régulièrement prononcer toutes les syllabes, sans le faire articuler nettement.

Ce n'est pas un mince avantage que de savoir bien prononcer les mots les plus ordinaires, surtout lorsqu'ils sont réunis en groupe pour former une phrase. Chez nous surtout, où l'accent manque presque complètement, où la prononciation est trop uniforme, où le débit est toujours

incolore, ce manque d'éducation des organes de la parole offre un inconvénient plus sérieux qu'on ne pense.

Dire de bonnes et de belles choses est sans doute très-bien ; mais savoir les dire d'une manière agréable et frappante est encore mieux.

Et ce n'est pas tant dans les grands discours, dans les hautes envolées de la parole, que cette différence s'accuse, puisque, alors, l'orateur, emporté par son sujet, sort de ses habitudes ordinaires, et exige de ses organes un effort qui les oblige à se plier aux nécessités du moment et à appuyer nettement les mots et les syllabes dont l'importance s'affirme naturellement sous le souffle de l'inspiration. Et encore, même dans ces circonstances, il faut toujours une certaine tension de l'esprit pour surveiller le jeu des organes mal éduqués, et cette préoccupation, si faible qu'elle soit, ne peut pas manquer d'entraver jusqu'à un certain point la pensée et d'enlever à l'orateur une partie de ses moyens.

Mais c'est surtout dans les conversations ordinaires, dans le parler de tous les jours, que cette infirmité se fait sentir : — car cela devient à la longue une véritable infirmité. Ecoutez les enfants parler entre eux, au sortir de l'école. Il faut réellement être du terroir pour bien les comprendre. C'est un roulement de mots à moitié articulés, quelquefois allongés, mais presque toujours abrégés et rognés d'une manière plus ou moins intelligente. Et tout cela est dit d'un ton monotone et incolore qui semble ignorer même les nuances les plus indispensables. Et pourtant, il y a là nécessairement, un futur avocat, un prédicateur, et aussi un conseiller municipal ou un député. Suivez cet enfant, et retrouvez-le, plus tard, dans l'une de ces professions. Vous le reconnaîtrez facilement à son langage, s'il n'a pas été obligé de se corriger péniblement aux rudes contacts de la vie sociale.

Et, alors même qu'il aura dû polir quelques-uns de ses angles, il lui restera encore assez de son ancienne rudesse pour qu'il se trahisse de temps à autre et laisse transparaître le vice originel. Car, — et c'est là le point important, — certains défauts ne se corrigent plus, après un certain âge.

Ceux qui, arrivés à une époque un peu avancée de la vie, veulent apprendre une langue étrangère, savent quelles sérieuses difficultés ils trouvent en essayant à se rendre maître de la prononciation ordinaire, si toutefois ils y réussissent. C'est que leurs organes vocaux, formés à ne prononcer qu'une certaine espèce de sons, n'ont plus maintenant la souplesse nécessaire pour en articuler d'autres d'une espèce différente. Il en est de même pour la langue maternelle. Lorsqu'on n'a pas corrigé chez l'enfant, tout jeune encore, les fautes de prononciation et d'articulation qu'il puise naturellement dans le langage populaire ; il est presque impossible plus tard de l'en débarrasser, à moins de le condamner à un travail auquel sa volonté peut difficilement s'astreindre. C'est donc dès la première enfance qu'il faut faire cet indispensable travail. Il faut habituer l'enfant à marcher, à agir, en présence de ses compagnons ou devant des étrangers. Il faut lui enseigner à le faire avec aisance, et même avec grâce. Il se plaindra, il se révoltera même, d'abord, mais à mesure qu'il grandira, il

comprendra davantage toute l'importance de cet exercice, et il vous en bénira, plus tard, quand il sera en état de juger la grandeur du service que vous lui aurez rendu.

Il faut lui apprendre aussi, et avec la plus grande patience, à parler correctement; c'est-à-dire, non seulement à observer les règles de la grammaire, mais encore, et surtout, à articuler distinctement, à prononcer clairement et à scander ses phrases de manière à bien en faire comprendre le véritable sens, à donner aux mots leur juste valeur, et même leur couleur.

Car, s'il est ridicule de prétendre avec les décadents et les symbolistes, que les mots ont une couleur sensible à l'œil; que l'*a*, par exemple, est gris, que l'*o* est rouge et que l'*e* est vert; il n'est pas moins juste d'affirmer que, dans une phrase, chaque mot a sa nuance, non pas pour l'œil, mais pour l'oreille, de même que chaque note, dans une phrase musicale, a sa résonance propre, sa vibration spéciale, qui donne, dans l'ensemble, le caractère particulier que l'auteur a voulu peindre.

Et pour arriver à ce résultat, il ne faut pas de longues études, il suffit de suivre quelques règles fort simples, à la portée de tout le monde. Il ne s'agit que d'écouter ceux qui parlent bien et de travailler aussi sérieusement que possible à les imiter. La leçon peut se donner partout et toujours; c'est-à-dire en relevant chaque défaut, à mesure qu'il se présente. En marchant, en parlant, en chantant, en lisant, on peut, avec un peu de bonne volonté, corriger ses fautes et acquérir, sinon des perfectionnements, du moins de précieuses qualités. C'est dans le chant surtout qu'il y a un sérieux travail à faire. On parle beaucoup du chant dans les écoles; c'est une des questions du moment, et l'une des plus importantes. Je sais qu'on chante dans un assez grand nombre d'écoles.

Mais, il faut s'entendre tout d'abord. Si par "le chant" on entend "le solfège," tout est bien, et nous sommes dans la bonne voie. Mais si, par le mot *chant*, on veut dire, non-seulement l'émission plus ou moins juste des sons de l'échelle tonique ou la possibilité de "mener sur l'air," mais encore, l'expression juste et intelligente de la phrase, tant au point de vue de la musique que sous le rapport des paroles, alors, non-seulement nous ne sommes pas encore très avancés, mais nous ne sommes même pas au commencement de la bonne voie.

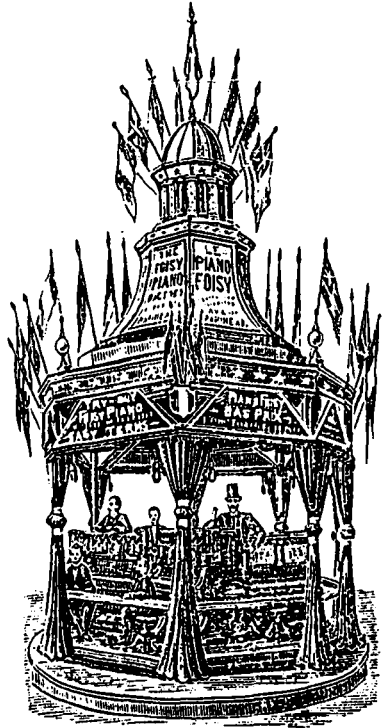
Rien n'est plus pénible que d'entendre, dans les écoles, à certains jours de la semaine, toute une classe brailler, d'une voix nasillante, paresseuse et fatiguée, des couplets de cantiques qui ont, sans doute, la meilleure intention du monde, mais qui sont, au point de vue de l'idée et de l'expression littéraire, d'une pauvreté allant jusqu'à la mendicité. Les paroles sont non-seulement communes — et souvent grotesques — mais obscures ou vides de sens, pour ceux qui les prononcent. Et de ce défaut d'intelligence du texte, qui naît du texte lui-même, se forme naturellement une habitude de bredouiller et d'annoncer les mots qui restent fixés pour la vie.

Car, c'est un fait bien connu, ce qu'on apprend en chantant se grave bien plus profondément dans la mémoire que les leçons les plus soignées données sous une autre forme.

Il y a là un danger qu'on semble ne pas comprendre, dans toute son étendue; un défaut dont on n'apprécie pas tous les effets désastreux pour plus tard.

NAPOLÉON LEGENDRE.

(A suivre.)



La vignette ci-dessus représente le Kiosque occupé par M. Thomas F. G. Foisy, au centre de la bâtisse principale, lors de la dernière exposition de la Province. M. Foisy a obtenu un succès énorme à cette époque avec des pianos canadiens, fabriqués à Montréal même, et ce succès s'accroît tous les jours. Il l'a certes bien mérité. L'audace dont il a fait preuve en risquant des capitaux énormes pour établir une manufacture de pianos parmi nous, lorsque les fabricants Américains font le possible et l'impossible pour placer leurs instruments sur notre marché, est peu commune parmi nos nationaux. Son succès est aujourd'hui assuré et justifie une fois de plus le proverbe: *Audaces fortuna juvat*.

M. Foisy invite cordialement tous ceux qui ont l'intention d'acheter un bon piano à un prix raisonnable, et à des conditions faciles, à visiter sa manufacture, No. 214 rue Papineau, Montréal.

Nous engageons fortement nos lectrices à visiter l'établissement de MM. Trudel et Demers, No. 1611 rue Notre Dame, avant d'acheter les cadeaux du jour de l'an. Ces jeunes gens, qui ont parfaitement compris qu'il faut de la nouveauté aujourd'hui, ont importé, entre autres objets, des articles de Paris absolument nouveaux, et d'un chic étourdissant. Nous n'insisterons pas sur le bon goût qui a présidé à la confection de ces objets, nous dirons simplement que ce sont des objets fabriqués en France, et cela suffira. En effet, il n'y a encore que l'article de Paris qui l'emporte sur tous les objets de fantaisie. Nous signalerons notamment les articles en ivoirine à la main et les celluloides. C'est léger, artistique, délicat, en un mot... c'est français. Allez donc chez MM. Trudel et Demers, coin des rues St. Gabriel et Notre Dame, avant d'acheter des cadeaux.

FEUILLETON

LES SIX MONSIEUR DUBOIS

(SUITE)

Désormais, je veux exprimer mes idées impuissantes dans l'idiôme idiot du hideux Théodore, puisqu'avec tous les empanachements de mon style, toutes les subtilités de ma glose, toutes les mélépées de ma lyre, je n'ai fait plus que lui.

Sifflé poète, sifflé comédien ! Calliope, Melpomène, Thalie, Polymnie, Erato, sœurs stupides, inutiles bavardes, — foin de vous ! Allez au diable !

Je me ferais bouvier, si je savais comment !...

Pauvres inventions qui me rendaient si fier !

J'avais imaginé, comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, mon cousinage avec Didier.

Elle n'y a pas cru longtemps ; et cependant le rôle était plus que simple, enfantin... Je n'ai pas su le tenir jusqu'au bout, dans mon trouble éternel sous l'orgueil de ses yeux !

Et puis quelle mine vais-je montrer quand nous allons rencontrer mon soi-disant parent sur un quai de Marseille ?

L'idée de faire gagner Marie au jeu, pour lui donner, sans honte, l'argent dont elle manquait... c'est encore de mon cru... Merveilleuse idée qui a fait naître, par suggestion, l'histoire de la loterie...

Riche, elle nous échappe.

Tout aurait mieux valu que de lui mettre un peu d'or dans les mains.

Puis, enfin, tout cela était intéressé ; c'était un placement... à fonds perdus.

Qui donc en profitera?... Didier...

C'est bien fait !

Ma fable était absurde... il n'y a qu'un beau poème au monde, c'est Daphnis et Chloé.

Et, cependant que de la sorte, un chacun des Cinq s'avouait à part lui qu'il n'était pas aimé pour un sou, — pendant que gémissaient, ricanant, grondant les masculines consciences ; — dans l'unique cœur féminin de cette scène, chantaient les espoirs fous et les hymnes ineffables, célébrant la joie d'être, d'être jeune et d'aimer, et de voir, lâ-bas, mais tout près, derrière des vapeurs roses d'un horizon sans cesse diminué, s'ouvrir, dans une gloire, dans un enchantement, les paradis perdus et la terre promise.

Elle exultait, Marie :

— Ces hommes m'ont trompée, je comprends tout ! qu'importe ?

En rien, je n'ai failli, et leurs mauvais desseins contre eux se seront retournés.

Je rapporte à Didier mon âme tout entière...

Allons, oublions le mal et ne pensons qu'à l'amour...

Et elle s'absorbait lucidement dans un songe qu'elle guidait à sa guise.

Elle revoyait la grande baraque de Levallois-Perret, grouillant de ménages pauvres sur chaque palier ; les veillées d'hiver avec Didier, les errances sous la quadruple allée du boulevard Bineau, devenu désert avec le crépuscule, dans la douceur des nuits d'été.

Des détails oubliés de son enfance lui revenaient précis, et elle leur souriait du haut de son bonheur présent.

Elle pensa tout à coup que sa mère devait s'inquiéter, et regretta de ne lui avoir écrit qu'une fois en dix jours, et quatre mois encore.

Puis se levèrent devant elle deux figures amères : les parents inexorables de son fiancé quand même, les mauvais riches.

Oh ! maintenant, ils consentiraient à son mariage, et vite.

Elle était riche, elle aussi, elle avait vingt-cinq mille francs !

Et, sur son cœur, dans son corsage, elle serrait, d'une main fébrile, la bienheureuse enveloppe où dormait son trésor.

Elle croyait de toute son âme à la loterie, et ne soupçonnait pas que cet argent ne lui appartenait guère, sans quoi !...

En vérité, cela eût tout gâté.

Indifférente aux paysages, à tout ce qui n'était pas : *lui et elle*, elle regarda sans émotion défiler sous ses yeux la baie de Pouzzoles, le cap de Misène, Procida, l'île de Lamartine, Ischia, Terracina, le mont Soracte, puis Elbe et la Corse, terres napoléoniennes, enfin Hyères...

Mais, dans les brumes bleuâtres, elle salua Marseille avec un cri de joie et les deux mains tendues.

CHAPITRE XI

Quai du Débarcadère, 17. — Le rôle du médecin. — Questions matérielles. — Didier !



U milieu du quai, encombré de marchandises, sur une maison de grasseuse apparence, on lisait en grosses lettres :

NARCISSE ROQUENTIN,

HUILES EN GROS

Marie, escortée toujours des cinq Dubois qui ne pouvaient se décider à la perdre, se précipita sous la porte ; et, à une grosse femme apparaissant :

— Monsieur Roquentin ? cria-t-elle.

La commère, à ce nom, saisit son tablier et se mit à se tapper la face, en gémissant.

— Notre maître... il est défunt !

— Depuis quand ? interrogea Saturnin.

— Depuis tantôt dix jours... il attendait un médecin de Paris, qui n'est pas venu... il a cédé.

— C'est moi, continua Saturnin, c'est moi, ce médecin de Paris.

— C'est donc qu'alors vous êtes venu à cloche-pied, que vous arrivez à présent ? Votre malade est enterré.

— Et de quoi est-il mort ?

— De sa goutte qui lui enflait la tête... une pitié, un si bon homme !...

— Connaissez-vous son neveu, monsieur Didier Dubois ? reprit Marie.

— Pour sûr que je le connais, le vilain ladre, le râleux de malheur, à preuve qu'il veut nous dépouiller, à cause de l'héritage.

— Comment cela ? demanda Rigobert.

— Comment, comment ? grommela la grosse femme... Vous en êtes aussi, vous tous, peut-être, — on n'a rien à vous dire, tas de mouchards !... Bonsoir la compagnie, la porte est là... Excusez-nous si l'on ne vous reconduit pas, les manches à balais sont cassés !

— Mais où est Didier ? cria Marie désolée.

— Ici où là, pas loin, plus près, cherche-le, ma petite, ton godelureau, la ville est grande.

Elle les poussait à la rue.

Dehors, ils tinrent conseil, et Marie, encore une fois navrée, accepta leurs avis.



— Par les dernières paroles de la sorcière, déduisait Florimond, on est en droit d'affirmer que Didier Dubois est toujours à Marseille.

— Et il est probable, ajouta Rigobert, qu'il y a procès, ou tout au moins conteste à propos de la succession Roquentin.

— Didier sera venu trop tard, son oncle était mort, sans doute, laissant son bien à ses domestiques et aux pauvres, ainsi qu'il l'annonçait.

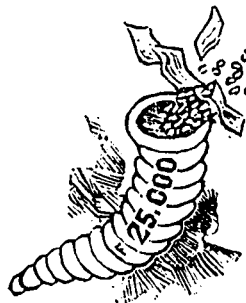
— Si vous vous étiez pressé un peu plus, indifférent docteur, reprocha Théodore à Saturnin, vous auriez prolongé ce brave homme, il aurait connu son neveu; Didier serait riche... Marie aussi, par contre-coup. Voilà bien des malheurs dont vous êtes la cause!...

— Je vous défendez pas, monsieur Saturnin, car cette fois, je vous remercie, interrompit vivement Marie; si monsieur Roquentin devait mourir, je préfère qu'il soit mort ainsi, en déshéritant sa famille...

Et comme tous témoignaient leur surprise par des exclamations ou des gestes, elle s'expliqua :

Avec une grosse fortune, Didier pouvait lui échapper encore, ses parents demeureraient intraitables; mais, gueux comme devant, ils trouveraient agréable et suffisante une dot de vingt-cinq mille francs...

C'était le raisonnement de la raison.



Tous s'inclinèrent convaincus; et chacun dans son coin pestait, grognait, sacrait, avec mille variations sur cette phrase désespérante :

— L'aime-t-elle assez, comble-la!

— J'irai m'enquérir au Palais si l'affaire est inscrite au rôle, déclara Rigobert, et, par là-même, je connaîtrai l'adresse de Didier Dubois.

— Sérieusement? fit Marie, le regardant en face.

— Comment, sérieusement? balbutia l'avocat interloqué.

— Oui, je veux dire : sérieusement, la chose est-elle possible? sérieusement, tenterez-vous la démarche? et sérieusement, m'en rendrez-vous compte, — sans aucune tromperie?

— Ma parole d'honneur! dit Rigobert, en faisant à la dérochée une grimace à ses complices, grimace qui signifiait : "Nous sommes toisés, mes enfants!"

— Eh bien alors, conclut Marie, retournons à notre ancien hôtel; et, pour réparer vos torts, messieurs, et — si vous voulez que je pardonne — cette fois, sur vos données nouvelles, vous chercherez tous là où il peut être, le seul homme que j'aime et que j'aimerai jamais. C'est convenu?

— A vos ordres, mademoiselle, soupirèrent les Cinq, frémissant à la pensée de retrouver enfin le sixième, le sixième monsieur Dubois.

Ils revinrent à l'hôtel de la Gloire et de la Bouillabaise, Théodore, Antony, Florimond, Saturnin, Rigobert, accablés s'assirent devant la porte, tirèrent leurs pipes, ainsi que des Comanches en délibération, et restèrent sans dire un mot.

Ils s'avouaient vaincus.

Ils devinaient Didier tout proche... ils le sentaient!...

Brusquement, comme prenant un parti difficile, Antony se leva.

— Théodore, fit-il, prométons-nous un peu, j'ai deux mots particuliers à vous dire.

— Avec plaisir, mon bon ami.

Dans le jardin de l'hôtel, derrière un massif d'arbres, l'hercule arrêta le bourgeois et le tenait par le bouton de sa redingote qu'il essayait machinalement d'arracher — avec des réticences il lui confiait ceci :



— Mon cher, j'ai quitté Paris, il y a douze jours, avec huit mille francs en portefeuille; c'était assez pour moi tout seul; vous savez ce qui s'est passé... il me reste à peu près cinquante louis, prêtez-m'en cinquante autres... j'ai calculé que deux mille francs étaient le chiffre strictement nécessaire pour la fin de cette histoire, et il me serait désagréable d'écrire à mon notaire;

— Excellent Antony... commença Théodore, embarrassé par cette demande.

— Oh! pas d'excuses, je n'en veux point, pas de phrases non plus. Oui, ou non, reprit l'homme fort; vous êtes le seul à qui je puisse m'adresser, les autres me sont peu sympathiques, et ne m'aiment guère... vous, vous êtes une bonne grosse pâte d'homme, et je vous ai empêché d'être assommé, quand vous méritiez trois fois de l'être... Je ne vous reproche rien; je n'aime pas à rappeler un service, mais une politesse en vaut une autre, et c'est pourquoi je vous choisis de préférence.

— Ce dont je vous remercie et de tout cœur, — mais voilà le hic... tenez, il me reste à moi-même quinze cents francs à peine... Votre cas est le mien... si riche que l'on soit, on n'emporte pas la Banque de France dans ses culottes...

— Diable!

— Ainsi que vous, je compte suivre jusqu'au bout cette surprenante aventure; je n'espère plus rien, mais je reste curieux. Maintenant, comme je ne veux à aucun prix vous laisser dans ce cruel embarras, je vais demander à Rigobert, qui est un homme bien élevé et discret, la somme en question...

— Faites, et merci.

— De rien... trop heureux... A tout à l'heure!

— Théodore, à son tour, prit Rigobert à part, et, d'une façon très digne, alléguant les raisons déjà connues, il parla comme pour lui-même.

L'avocat reugit :

— Mon cher monsieur, je n'ai plus sur moi qu'une provision assez minime, mais pour vous obliger je vais demander ces mille francs à Florimond, qui est un bon garçon, de commerce agréable, malgré ses petits travers, et qui n'a rien à me



refuser...

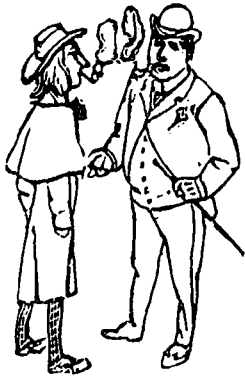
Florimond, appelé par l'avocat, le suivit le long des plates-bandes.

— Mon cher poète, j'ai besoin de mille francs, je suis à sec; mon banquier est très loin. Veuillez me prêter un joli billet bleu...

— Hélas, dit Florimond, je suis dévalisé, mon ami; le coup de la loterie, surtout! c'est vous qui l'avez inventé, misérable!... J'ai juste de quoi finir proprement mon voyage, et je ne tiens pas à avouer mes folies à mes correspondants. Mais j'ai pour vous trop d'estime, et d'affection même, pour ne pas vous aider dans ce mauvais pas. Saturnin est tout à ma disposition, je vais en user.

Florimond prit Saturnin par les bras et l'entraîna sous les arbres.

— Mon cher docteur, après tant d'histoires, je me trouve gêné d'argent; je vous serai reconnaissant de me prêter mille francs; aussitôt mon retour à Paris...



— Désespéré, Florimond, mais moi aussi je suis à sec... Attendez donc, Antony est un gentil compagnon, le cœur sur la main ; pour vous être agréable, je vais aller frapper à cette porte.

Le médecin rejoignit Antony qui se promenait mélancolique, attendant le Messie Théodore.

— Antony, commença Saturnin, j'ai besoin de mille francs, les avez-vous disponibles ?

Antony fut tellement estomaqué qu'il répondit : " Mais oui certainement, comment donc ! " — et qu'il donna son dernier billet.

Saturnin s'en fut le remettre, avec mystère, à Florimond, qui le glissa discrètement à Rigobert, qui le donna, d'une main furtive, à Théodore, qui courut, tout joyeux, le porter à Antony.

Celui-ci examina le papier bleu, le reconnut à une petite tache... alors il éclata de rire, en songeant :

— Elle est bien bonne ! C'est moi qui fournis l'argent que j'emprunte ! Me voici, de ce coup, l'obligé de Théodore, son débiteur, c'est un comble ! et Gros-Jean comme devant. De plus, si, quand j'aurai remboursé, l'on ne me rembourse pas, par hasard, c'est moi qui danse... Et bien, en voilà une opération !

Il n'en remercia pas moins Théodore, et télégraphia à son banquier.

La cloche du dîner sonna, violente, appelant les voyageurs à table ; et, dans les corridors, les escaliers, ce fut un grand remue-ménage de portes ouvertes et fermées et de pas empressés, dégringolant des marches.

L'hôtel en ce moment comptait à peu près cent pensionnaires ; un à un, ou par couples, par groupes, ils arrivaient dans la longue salle à manger commune. Une immense table, violemment éclairée, chargée de vaisselles, de cristaux, de fruits immuables, oranges et pommes, et de fleurs artificielles, occupait toute la pièce.

Derniers arrivés, Marie et les cinq Dubois s'assirent modestement aux places près de la porte d'entrée.

Cependant, ils échangeaient, les uns ou les autres, de petits saluts aimables et discrets avec les hôtes qu'ils avaient déjà rencontrés dix jours auparavant.

Dans un bruit de cuillers remuées — comme l'impérieux besoin des premières nourritures occupait l'assemblée — doucement la porte tourna... un tout jeune homme en grand deuil, à figure molle et fine, efféminée, à l'allure hésitante, entra sans bruit.

A ce moment, le pauvre Florimond levait le nez de son assiette ; le poète tressauta comme sous une électrique décharge, pâlit jusqu'aux mains, et par une intuition irréfutable, murmura :

— C'EST LUI !

A cet instant, Marie, aussi, promenait ses yeux immenses. Alors, deux cris, jetés l'un au-devant de l'autre, et se confondant éperdument par l'espace, vibrèrent à la fois :

— Marie.

— Didier !

Ils se sautaient au cou.

— Toi !

— Toi !

Hélas ! ce qui fait la joie des uns fait le malheur des autres.

Pendant que, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, et se riant au travers d'une larme d'émotion les deux amoureux multipliaient les



demandes et les réponses, les cinq Dubois, paralysés, médusés, horrifiés, stupides, les bras ballants, les mains pendantes, le visage défait et le cœur en déroute, contemplaient LE SIXIÈME !

On ne dina pas.

Brusquement Marie prit Didier par la main ; devant son intention, les Cinq déconfits se levaient déjà.

Et les présentations furent faites, cérémonieuses.

Quand ce fut le tour du comédien-poète — en dernier, par un dessein perfide — la jeune fille sourit :

— Didier, comment n'as-tu pas déjà tendu la main à ton cousin Florimond ?

— Hein ? fit Didier, abasourdi, dévisageant, avec des yeux grands ouverts, ce parent qu'il s'ignorait.

— Monsieur, répondit le poète, d'une façon assez impertinente, monsieur, je me suis trompé... en effet, vous n'êtes pas de ma famille... oh ! non, non ! et j'en remercie les dieu x

Et il pivota sur ces talons, sifflant la gavotte.

Ce fut Marie qui rougit.

Comment était-il, réellement, ce merveilleux Didier ? — Insignifiant, gentil, un type de Valaque, — un peu bête, pas méchant, pas bon non plus, s'aimant bien, aimant sa mère, aimant son père, sa fiancée et son chien, du moment que cela n'était pas fatigant.

Pas un homme assurément. Il avait besoin d'être protégé lui-même avant de songer à protéger les autres...

— Une fille ! jappa Florimond.

— Est-il maigre ! s'étonna Théodore.

— Anémique ! diagnostiqua Saturnin.

— Un chiffon ! estima Rigobert.

— Du mou ! conclut Antony.

Oui, mais c'est comme cela que les femmes les aiment.



CHAPITRE XII

L'avocat Rigobert. — Qui perd gagne. — Merci, messieurs. — Conclusions mélancoliques.



E même soir, dans le jardin de l'hôtel, les Six et Elle étaient groupés, assis sur des bancs renversés, sous des feuillages maigres.

Et, de plus en plus, les amoureux vaincus s'étonnaient de l'insignifiance de l'aimé vainqueur ; la joie extatique de Marie contemplant, écoutant de manière évangélique son Didier bien banal, les chagrinait et les exaspérait.

Et chacun se disait : " Certes, je vaud mieux que lui ! " En réalité, chacun valait autant ; car jamais idéal ne

fut plus accessible.

Telle est la vie.

Didier, en phrases pénibles, racontait son histoire.

Il était arrivé trop tard ; l'oncle Roquentin agonisait. Cependant, à la vue de son neveu, qui, traits pour traits, ressemblait à sa mère, il s'était, un court moment, réveillé de sa stupeur moribonde.

Distinctement, il avait balbutié : " Du papier, une plume... " se soulevant dans un dernier effort ; mais les gens qui l'entouraient, servantes et domestiques, aux yeux cruellement attentifs, s'étaient exclamés à l'envi :

— Le pauvre homme délire ! Oh ! notre maître ! notre bon maître.

(A SUIVRE.)

Si vous êtes réellement amateur d'une tasse de bon THÉ ou d'excellent CAFÉ

Approvisionnez-vous chez

EDMOND & BELHUMEUR.

No. 144 RUE SAINT-LAURENT,
Bâtisse DICAPEAU & SAVIGNAC.

TRUDEL & DEMERS

—LIBRAIRES, PAPIETIERS—

Fournitures de Bureau.
1611 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

F. ED. MELOCHE *

Ancien élève de M. N. BOURASSA, e professeur à l'École des Arts

ARTISTE - PEINTRE,
Décorations d'édifices publics: religieux et civils.
Residence: 43 rue des Allemands.
Ateliers 7 RUE STE-JULIE.

ARCHAMBAULT *

Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

Drs. MATHIEU ET BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES

112 CHAMP-DE-MARS,
MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur au moyen des procédés les plus perfectionnés.

J. V. THEORET

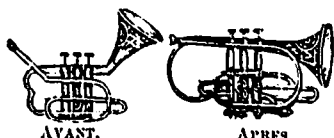
AGENT D'ASSURANCE

FEU, VIE ET ACCIDENTS.

ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.

PROPRIETES A VENDRE

349—RUE DELISLE—349
MONTREAL.



GEORGE VIOLETTI
Fabricant et Importateur
D'Instruments de Musique

Harpos à vendre et réparations de toutes sortes.
635 rue Notre-Dame, - MONTREAL.

ALCIBIADE BEIQUE,

Organiste de Notre-Dame,

Professeur de PIANO et d'ORGUE,

39a rue St. Denis, MONTREAL.

TRADUCTIONS de l'anglais en français, et du français en anglais; rédactions de pétitions, soumissions, rapports, etc., etc., corrections d'épreuves, etc., etc.

Les personnes qui seraient dans le cas de faire faire des travaux de ce genre sont priées de s'adresser par lettre à la

Boite 324, Bureau de Poste,

MONTREAL, QUEBEC

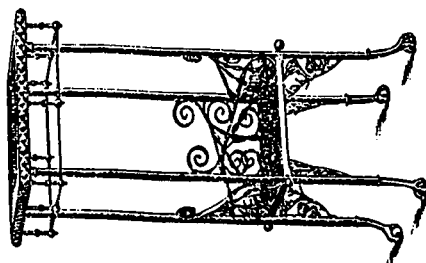
RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG,

FABRICANTS DE!

Meubles de Fantaisie et de Gout.

Meubles de toutes sortes faits sur commandes, aussi en main un immense stock de meubles de toutes sortes à des prix très modérés.



EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

Musique en feuilles, Partitions, Recueils de Melodies et Chansons,
1615 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

NOUVEAUTES MUSICALES,

MUSIQUE VOCALE.

Valse des Papillons (Vandergoten).... 60 cts.
La même à deux voix 60 "
Santago, Valse espagnole, (Corbin) pour soprano ou ténor..... 60 "
Poème des Souvenirs, recueil de 10 jolies mélodies pour chant et piano par E. Weller..... \$1.00

MUSIQUE POUR PIANO.

Au Ronel, (Godard).... 60 cts
Les Voix de la Cathédrale, fantaisie, (Frisque)..... 60 "
Valse du Ballet Michel Strogoff (Grogan)..... 50 "
Roesignol et Fauvette, masurka de concert, (Labaye)..... 75 "

En vente chez EDMOND HARDY, marchand et importateur de Musique et d'Instruments. Seule agent au Canada pour la célèbre maison Mahillon de Londres et Bruxelles. 1616, N.-Dame, Montréal.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC
AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

Tirages 7. et 20 JANVIER, 1892

3134 LOTS

VALANT \$52,740.00

GROS LOTS

VALANT \$15,000.00

Le Billet - - - - \$1.00
11 Billets pour - - - - \$10.00

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant.....	\$15,000.00	\$15,000.00
" "	5,000.00	5,000.00
" "	2,500.00	2,500.00
1 " "	1,250.00	1,250.00
2 Lots " "	500.00	1,000.00
5 " "	250.00	1,250.00
25 " "	50.00	1,250.00
100 " "	25.00	2,500.00
200 " "	15.00	3,000.00
500 " "	10.00	5,000.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant.....	\$25.00	\$2,500.00
100 " "	15.00	1,500.00
100 " "	10.00	1,000.00
999 " "	5.00	4,995.00
999 " "	5.00	4,995.00
Lots valant.....		\$52,740.00

S. E. LEFEBVE, Gerant,
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

↳ Demandez les circulaires.